Université de lausanne
Faculté des Lettres - Section de philosophie
Cours de philosophie générale 2008-2009
Professeur : R. Célis
Assistante : S. Burri

Introduction à la philosophie générale et systématique
La question de la révolte : Nietzsche, Marx, Camus

Introduction

Lors de la dernière séance, nous avons vu les deux premières figures des trois métamorphoses de l'esprit présentées par Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra* : le chameau et le lion. Ces figures – complétées par la troisième figure – celle de l'enfant – que nous examinerons dans ce qui suit, illustrent la métamorphose qu'opère l'homme qui rejette la religion du devoir et qui affirme la désirabilité de l'existence. Nous avons vu que le chameau – la première figure – est celui qui se met au service d'autrui et dont l'existence consiste à servir avec fierté. Le chameau se soumet à d'authentiques maîtres et il connaît le sens véritable du devoir. Le lion – deuxième figure des trois métamorphoses de l'esprit – est celui qui, à la différence du chameau, ne sert pas. Le lion opère un renversement qui consiste à ne plus servir les autres mais à se servir lui-même. Autrement dit, le lion est celui qui veut sa propre volonté. Qu'est-ce à dire ? Que signifie vouloir sa propre volonté ? Cela signifie que le lion, veut que sa volonté soit normative, qu'elle soit créatrice de normes. En d'autres termes, le lion est celui qui non seulement choisit des vertus qu'il connaît, mais celui qui en invente aussi. Le lion est créateur de normes. Le lion dit non au sens où il pose sa propre volonté. Est-ce à dire qu'il est dans une attitude égocentrique. Non, il s'agit bien plutôt d'un égoïsme généreux.

Les trois métamorphoses de l'esprit : l'enfant

Que peut encore la figure de l'enfant que ne pourrait le lion ? Qu'est-ce que l'enfant fait de plus ? Tout d'abord, soulignons que la figure nietzschéenne de l'enfant n'est pas à entendre ici au sens de ce qui est infantile. Il faut bien plutôt entendre cette figure comme celle de l'enfant qui sommeille en chacun de nous. A propos de l'enfant, Nietzsche affirme la chose suivante : « Innocence est l'enfant, et un oubli et un recommencement, un jeu, une roue qui d'elle-même tourne, un mouvement premier, un saint dire Oui. ». Or, innocence et oubli vont ici ensemble. En effet, l'enfant est celui qui peut commencer quelque chose de nouveau au sens où il peut oublier, où il a accès à l'oubli. Mais que faut-il oublier ? Qu'est-ce que l'enfant oublie ? Il faut oublier le mépris de la condition humaine, le ressassement. Si le lion est dans l'opposition, l'enfant ne l'est pas. L'enfant oublie, il passe outre dans le souci non pas de nier mais d'affirmer quelque chose, à savoir « un saint dire Oui ». En d'autres termes, l'enfant est celui qui est capable de dire oui pleinement aux valeurs qu'il pose comme fondamentales. Et donc dans l'oubli il recommence, il est chaque fois à l'aurore de la vie. Il faut entendre l'aurore de l'existence au sens où la vie doit être un commencement permanent, « une roue qui d'elle-même tourne» nous dit Nietzsche. Il ne faut pas alors penser le commencement comme étant quelque chose du passé mais bien plutôt le penser comme possible jusqu'au bout de l'existence. Et penser ainsi demande courage et innocence ; il s'agit de sans cesse recommencer à donner sa confiance. L'enfance consiste à refuser catégoriquement de se réfugier dans un temps figé, à accepter d'être dans un temps qui traverse l'existence.

L'enfant est celui qui se donne tous les moyens d'aimer cette vie. Il ne s'agit pas ici de charité mais de ferveur. Bien évidemment, cette ferveur n'est pas sans risque, elle expose à la menace. Et c'est pourquoi il faut être enfant, pour ne pas vivre dans la défiance et la dépréciation. Voilà où se situe le oui de l'enfant. C'est un oui inconditionnel au sens où il sanctifie ce don qu'est la vie.

Retour au prologue

Au début d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche présente Zarathoustra comme s'étant retiré de la communauté des hommes pour faire l'épreuve de la solitude et prendre conscience de ce qu'il est véritablement, sans être sous le regard d'autrui. Dans le prologue, il est question de son retour parmi les hommes. Il parle de son séjour et s'adresse au soleil ainsi : « O toi, grand astre ! N'aurais-tu ceux que tu éclaires lorsque serait ton heur ? ». Le soleil est une métaphore très importante dans toute la tradition philosophique depuis Platon et Nietzsche reprend cette image. Mais en quel sens ? Nietzsche prend l'image du soleil en ce sens que c'est un astre qui diffuse abondamment, à corps perdu, qui donne au point de se consumer. Et c'est le soleil qui rend possible l'existence de la terre. Autrement dit, c'est l'astre qui fait croître, qui rend possible la croissance. Il faut toutefois ne pas perdre de vue l'idée que le soleil se lève et se couche mais qu'il décline aussi et qu'un jour, il s'éteindra à force de diffusion. Pour Nietzsche, le fait que la vie décline n'est pas un scandale, c'est précisément ce qui permet de donner au sens où l'on ne peut pas donner si on ne perd rien. Zarathoustra sait que, tout comme le soleil, il lui faut décliner : « Voici que cette coupe encore veut se vider et qu'à nouveau Zarathoustra se veut faire homme ! – du déclin de Zarathoustra tel fut le commencement ». Tel est l'enseignement de Zarathoustra. Il est celui qui s'est retiré pour pouvoir retourner et donner – et se faire homme c'est cela : retourner et donner ». Zarathoustra est celui qui accepte la finitude, la mortalité. Il assume et accepte la mortalité non pas au sens de la mort mais au sens où accepter la mortalité revient à dire oui au temps. Si nous étions immortels, il ne s'agirait pas de donner puisque l'on aurait rien à perdre. Le temps est l'essence même de l'existence humaine et il s'agit alors de donner son temps, de donner sa vie. Et c'est bien sûr ici toute l'histoire de la modernité qui est en cause. La souffrance et la solitude de l'homme moderne, abandonné de Dieu consistent à ne pas savoir donner. Cette souffrance et cette solitude ne peuvent être traversées que si l'on renonce à recevoir et que l'on ne se préoccupe plus que de donner.

Compte-rendu de la séance du 25 novembre 2008